



## Développement durable et territoires

Économie, géographie, politique, droit, sociologie

Vol. 2, n° 1 | Mars 2011

Facteur 4

---

Tim Jackson, *Prospérité sans croissance : la transition vers une économie durable*, De Boeck-Etopia, 2010, 247 pages

Luc Semal

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/developpementdurable/8899>

DOI : [10.4000/developpementdurable.8899](https://doi.org/10.4000/developpementdurable.8899)

ISSN : 1772-9971

### Éditeur

Association DD&T

### Référence électronique

Luc Semal, « Tim Jackson, *Prospérité sans croissance : la transition vers une économie durable*, De Boeck-Etopia, 2010, 247 pages », *Développement durable et territoires* [En ligne], Vol. 2, n° 1 | Mars 2011, mis en ligne le 17 mai 2011, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/developpementdurable/8899> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/developpementdurable.8899>

---

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.



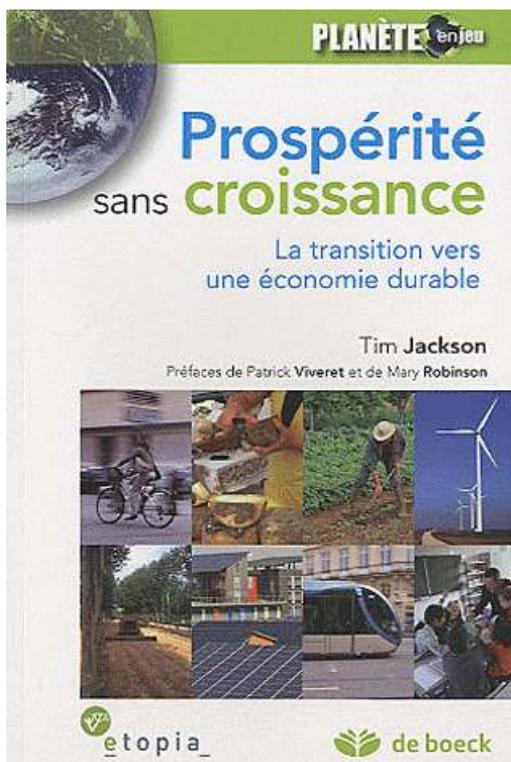
*Développement Durable et Territoires* est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

---

# Tim Jackson, *Prospérité sans croissance : la transition vers une économie durable*, De Boeck-Etopia, 2010, 247 pages

Luc Semal

---



- 1 Tim Jackson, professeur de développement durable au « Centre for Environmental strategy » (CES) à l'Université du Surrey, est au Royaume-Uni l'une des principales figures du développement d'indicateurs alternatifs à la croissance économique.

L'ouvrage qu'il signe ici est une version retravaillée de l'étude qu'il a menée en 2009 pour le compte de la *Sustainable Development Commission*, une instance consultative du gouvernement britannique. Par son statut de rapport officiel, par son titre provocateur et par les débats qu'il a suscités, ce texte constitue un cas intéressant de passerelle entre réflexions universitaires, institutionnelles et engagées. On peut y observer des inspirations croisées, rendues possibles par un contexte de doute sur l'opportunité sociale et la faisabilité matérielle d'une croissance verte, sobre en matière et en énergie, qui tarde à venir. Mais on y constate aussi une forte réticence des milieux académiques à se reconnaître une quelconque proximité avec des milieux militants qui, pourtant, avancent des arguments et des propositions comparables.

- 2 La réflexion de Tim Jackson a pour point de départ une définition de la prospérité comme un état dont nous jouissons « *quand les choses vont bien pour nous, en conformité avec nos espoirs et nos attentes.* » (p. 19). Mais dans nos sociétés, nos espoirs et nos attentes étant d'abord matériels, l'idée de prospérité renvoie à un imaginaire de l'abondance et du toujours-plus, indissociable de la croissance. Or, estime l'auteur, le dépassement des limites écologiques de la planète nous oblige aujourd'hui à remettre en cause cette conception de la prospérité fondée sur la croissance : « *la remise en question de la croissance est vue comme le fait de fous, d'idéalistes ou de révolutionnaires. Mais cette remise en question est indispensable.* » (p.31). La croissance n'est plus possible, ni même souhaitable, puisque dans ces conditions elle n'offre plus qu'un semblant de prospérité : « *la prospérité aujourd'hui ne signifie rien si elle sape les conditions dont dépend la prospérité de demain. Et le message le plus important de la crise financière de 2008, c'est que demain est déjà là.* » (p.47).
- 3 Heureusement, poursuit Tim Jackson, « *tout examen rapide de la littérature révèle qu'au-delà du cadre étroitement économique de cette question, il existe plusieurs visions fortement concurrentes de la prospérité.* » (p.50). Notre conception actuelle de la prospérité nécessitant croissance et abondance matérielle pourrait donc céder la place à une autre prospérité, plus « frugale » : une prospérité sans croissance, fondée sur une limitation des besoins matériels. Une telle prospérité n'aurait plus pour fondement la prétendue « liberté de consommer », car « *dans un monde limité, certains types de liberté sont soit impossibles, soit immoraux. La liberté d'accumuler indéfiniment des biens matériels est l'une de celles-là.* » (p.58). En référence explicite à Amartya Sen, Tim Jackson propose de choisir comme nouveau fondement de la prospérité les « capacités d'épanouissement » garanties aux individus : être convenablement nourri, logé, chauffé, éduqué, etc. Les limites naturelles font que ces capacités ne peuvent pas être infinies mais, heureusement, elles n'ont pas besoin de l'être. « *Tel est l'enseignement le plus important que la prise en compte des limites apporte à toute tentative de conceptualisation de la prospérité. Les capacités d'épanouissement constituent un bon point de départ pour définir ce que signifie "prosperer". Mais cette vision doit être interprétée prudemment : non pas comme un ensemble de libertés désincarnées, mais comme un éventail de capacités limitées à vivre bien - à l'intérieur de certaines limites clairement définies.* » (p.58) Ces limites sont au nombre de deux : « *les capacités sont limitées d'une part par l'échelle de la population mondiale et, de l'autre, par le caractère fini des ressources écologiques de la planète.* » (p.59). C'est seulement dans le respect de ces limites que la notion de prospérité peut retrouver un sens, mais alors elle doit être dissociée de la notion de croissance.
- 4 La fin de la croissance pose cependant un important problème aux économistes, reconnaît Tim Jackson, et c'est pourquoi il en appelle à une véritable refondation de sa

discipline. « En fait, cet appel lancé en faveur d'une théorie macroéconomique robuste et instruite sur le plan écologique constitue probablement la recommandation la plus importante de ce livre. » (p.129). En se situant clairement dans la lignée des travaux pionniers de Herman Daly sur l'économie en état d'équilibre<sup>1</sup>, l'auteur propose quelques pistes en ce sens, parmi lesquelles un important partage du temps de travail (p.138), voire l'instauration d'un revenu de base ou d'un revenu citoyen (p.141). Cependant, bien qu'elle soit évidemment nécessaire, l'invention d'une macroéconomie écologique ne suffirait pas : « il est également crucial de s'attaquer à la logique sociale du consumérisme » (p. 147), d'inventer un « hédonisme alternatif » (p.151), dans la logique de la « simplicité volontaire », du « downshifting » et du « ralentissement volontaire » (p.153). Pour que de telles initiatives prennent de l'ampleur et s'imposent comme la référence dominante de la prospérité, il faut une « gouvernance pour la prospérité » (p.159), dans laquelle l'État se ferait plus interventionniste, conformément à la logique du contrat social : « nous cédon certaines de nos libertés individuelles. Mais en retour, nous gagnons une certaine sécurité dans le fait que nos vies seront protégées contre la liberté débridée des autres. » (p.162). Bref, une prospérité durable nous interdit l'accumulation infinie de biens matériels, mais nous protège en retour d'une accumulation débridée de la part des autres. Cela signifie évidemment la fin de la croissance, et peut-être celle du capitalisme, mais sur ce dernier point Tim Jackson renonce à trancher : « est-ce encore du capitalisme ? Est-ce vraiment important ? Pour ceux qui attachent beaucoup d'importance à cette question, peut-être pourrions-nous contenter de paraphraser le capitaine Spock, dans Star Trek, et convenir que "c'est du capitalisme, Jim, mais pas comme nous le connaissons". » (p.197).

- 5 Le lecteur francophone pourrait se demander si une telle remise en cause de la croissance conduit nécessairement à la décroissance. Sur ce point, le texte laisse une impression ambiguë : les références explicites à la décroissance sont anecdotiques et peu claires (p.75 et p.133), mais Tim Jackson ne mobilise pas davantage la notion de développement durable. En revanche, les rédacteurs en chef de *LaRevueDurable* Susana Jourdan et Jacques Mirenowicz signent une postface dans laquelle ils saluent « un travail exceptionnel, un tournant » qu'ils distinguent clairement de la décroissance : « la croissance économique dans les pays déjà saturés de richesses est insoutenable, mais la décroissance promet d'y générer une instabilité très intimidante et n'est de toute façon pas en mesure de rallier à elle une solide majorité à court terme. » (p.202). « Pour surmonter cette situation, Tim Jackson s'en prend au nœud du défi : il enrichit son analyse par une exploration de la théorie macroéconomique pour comprendre comment stabiliser l'emploi sans passer par la case croissance. Et c'est bien à une transition progressive vers une prospérité alternative à la croissance à laquelle il nous invite et non à une décroissance synonyme de récession ! » (p.203). Cette dernière phrase traduit une apparente méconnaissance des théories de la décroissance qui peut surprendre, à moins qu'il ne s'agisse d'une mise à distance volontairement exagérée par souci de respectabilité. À cela s'ajoute le fait que cet ouvrage rejoint le rapport Meadows<sup>2</sup> dans la liste des titres traduits de manière discutable : entre la version originale et la version francophone, le titre *Prosperity Without Growth: Economics For a Finite Planet* est devenu *Prospérité sans croissance : la transition vers une économie durable*. Là où le sous-titre anglophone insistait sur la notion de finitude et de limite, le sous-titre francophone semble davantage hésiter à rompre avec les réflexions institutionnelles et académiques sur le développement durable.
- 6 Pourquoi cet effort de démarcation vis-à-vis de la décroissance ? Pourquoi ce besoin de continuité avec la durabilité ? Le fait est d'autant plus étrange que plusieurs spécialistes des indicateurs alternatifs à la croissance du PIB, sans nécessairement se faire les

défenseurs de la décroissance, participent volontiers au débat autour de cette notion, par exemple au sein de la revue d'étude théorique et politique *Entropia*<sup>3</sup>. Pour ceux qui contribuent à la réflexion collective sur la décroissance ou l'après-croissance, la lecture du travail de Tim Jackson est évidemment des plus intéressantes, mais elle n'aura sans doute pas le caractère de radicale nouveauté que certains ont pu y trouver. En définitive, il est difficile de déterminer si *Prospérité sans croissance* est la réinvention de théories radicales plus anciennes mais en des termes plus policés, ou bien la recherche d'une « troisième voie entre le concept de croissance verte et celui de décroissance », comme le suggère la quatrième de couverture. Dans le premier cas, il s'agit d'une passerelle intéressante entre milieux académiques et radicaux. Dans le second, on peut se demander si la recherche d'une autre prospérité, d'une énième troisième voie, ne risque pas de s'enliser dans des querelles sémantiques désincarnées, un peu comparables à celles où s'épuisent les réflexions sur l'« autre » développement<sup>4</sup>, l'« autre » richesse, l'« autre » capitalisme, l'« autre » croissance...

---

## NOTES

1. Herman E. Daly, *Beyond Growth: the Economics of Sustainable Development*, Beacon Press, 1996.
  2. Donella Meadows, Dennis Meadows, Jørgen Randers et William W. Behrens III, *The Limits to Growth: a Report to the Club of Rome*, Universe Books, 1972. Traduction française: *Halte à la croissance ? Rapport sur les limites de la croissance*, Fayard, 1972
  3. Voir par exemple Jean-Marie Harribey, « Comprendre la crise globale pour en sortir », Dominique Méda, « De quoi la crise est-elle le signe ? », Jean Gadrey, « Un futur désirable sans croissance est possible, mais il faut réduire fortement les inégalités », *L'Effondrement : et après ?*, *Entropia* n°7, 2009.
  4. Gilbert Rist, *Le Développement. Histoire d'une croyance occidentale*, Presses de Sciences Po, 2007 (1997).
- 

## AUTEUR

### LUC SEMAL

Luc Semal est doctorant en sciences politiques au Ceraps (Lille2) et enseignant à Science Po Paris. Ses recherches portent sur les mobilisations écologistes radicales, notamment la décroissance et le mouvement des Villes en transitions.